

Galbe et tons, il faut tout louer dans les *poteries* de **Dam-mouse**.

Où la simplicité prend toute sa valeur, n'est-ce pas dans *l'orfèvrerie*? Los donc au *plat d'argent* mat de **Jacquin**, nu du milieu et seulement décoré de quatre fleurs avec leurs longues tiges et leurs pétales indiqués par quelques ajours!

Un peu sec, un peu fragile, un peu froid, le *mobilier* de **Landry** va vers un but rationnel : ainsi, de sa *lampe électrique*, les tiges, dont l'entrelacement fit le pied, s'écartent pour supporter un écran polygonal, ingénieusement substitué au traditionnel abat-jour.

Admirez les *broderies* de **Courteix**, de **Prouvé** : art charmant ! comment l'a-t-on si longtemps négligé ? Et rêvez à ses modifications futures sur le livre de **Verneuil** consacré à la *Plante ornementale*, résumé d'une vie consciencieuse et vouée à la beauté nouvelle.

Contraste ! Le forgeron **Emile Robert**, de ses rudes mains, et avec l'aide de ses compagnons géants, dresse ou incline à toutes ses volontés son esclave, le fer. Il en joue presque trop, dirait-on, quand on voit sa terrible matière s'alanguir en les nuances de fleurs mourantes et comme se faner, tandis qu'il en enlace les hautaines barres de ses *meubles*, de ses *grilles*.

§

A la porte de la rue, en sortant, on se retournait encore pour admirer, enseigne parlante, une magnifique *lanterne* d'où issait un Poing de fer, — celui qui plia la foule au vouloir civilisateur de l'artiste !

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Dans ma dernière chronique en constatant le grand et légitime succès de l'exposition de *l'Impressionnisme* français organisée à la « Libre Esthétique » de M. Octave Maus, je faisais allusion aussi à de regrettables maladresses commises par des reporters d'art qui ne trouvèrent rien de mieux pour célébrer le talent de vos beaux peintres que de cracher à la face des artistes d'ici. Comme ces incidents ont fait assez de tapage et qu'ils ont été dénaturés et travestis à plaisir dans vos feuilles boulevardières, je crois devoir y revenir.

Quelques jours après l'ouverture du salon des *Impressionnistes* alors que tous nos quotidiens avaient payé un juste

tribut d'éloges à vos admirables Renoir, Monet, Manet, Degas, etc., etc., et félicité M. Maus pour son intelligente initiative, l'*Art moderne*, l'organe de cet aimable esthète, publiait à son tour un compte rendu dans lequel, à la pénible surprise des amis de ce journal ordinairement courtois et bien inspiré, s'étalait l'incongruité suivante :

« La proximité des salles du Musée de peinture contemporaine et de celles réservées à la Libre Esthétique a permis aux organisateurs de cette dernière de se livrer à une expérience aussi instructive qu'affligeante. Un Van Gogh sous le bras, ils se sont promenés dans les salles respectables en déposant ledit Van Gogh au pied des chefs-d'œuvre nationaux ; la « savoureuse, et « robuste » peinture flamande s'évanouissait et même, pour employer une expression un peu forte, usitée dans la langue des peintres, foutait le camp avec ensemble. »

Ce n'est pas tout. Non content d'exalter un peintre hollandais, sous prétexte de faire sa cour à l'art français, et de se livrer à cette sortie contre notre école de peinture, le même journal insérait dans son même numéro cette note flagorneuse à l'adresse d'un conférencier...italien de la *Libre Esthétique*, pour célébrer la pensée et la littérature française aux dépens de nos écrivains et de nos intellectuels d'ici :

« Pour nos esprits sans cesse crispés par la veulerie, l'imprécision fangeuse de la pensée et du langage belges quel plaisir d'entendre M. Mellério ! »

Comme de juste ces alinéas outrageants soulevèrent ici des protestations énergiques et donnèrent lieu à des polémiques où les contempteurs de leur patrie n'eurent pas précisément le beau rôle. M. Edmond Picard se fit, avec la crânerie et l'ardeur combative qui lui sont habituelles, le champion de l'art national et il eut naturellement pour lui l'opinion publique à commencer par les meilleurs amis de la pensée et de l'art français.

Membre du Sénat, M. Picard prononça même dans cette haute assemblée un magistral discours dans lequel il fustigea d'importance les tristes héros de ces incartades et en général tout ce que nous comptons ici de Belges honteux et de *snoobs* ridiculement gallomanes. Il énuméra les maîtres modernes flamands et wallons à qui le voisinage du fameux Van Gogh aurait, pour employer les termes galants du critique de l'*Art moderne*, fait foutre le camp : les Courtens, les Frédéric, les Lévêque, les Emile Claus, Struys, Van Strydonck, Gilsoul, Baron, Agneessens, Verwée, Stevens (Joseph et Alfred), Stob-

baerts, De Braekeleer, Verhaeren, Verheyden, Boulanger, Louis Dubois, Leys, Laermans, Artan, Degroux père, etc. Il définit en excellents termes les mérites et le rôle de l'art des deux nations voisines; il reconnut aux Français issus de Claude Lorrain et de Watteau, « une élégance spéciale, une vive fraîcheur dans le coloris, une luminosité grandissant jusqu'à l'excès peut être, une beauté que l'on pourrait appeler la beauté française », en revendiquant pour les nôtres des qualités « empreintes de plus de sensualité, d'une vie plus chaude, plus robuste, plus sanguine, d'un coloris plus somptueux, d'un mystère plus profond, moins étalé en surface ».

Il termina son discours tour à tour ému et sarcastique par cette péroraison vengeresse :

« On me reprochera peut-être d'avoir insisté sur un fait particulier. Mais ce fait particulier a une importance générale; il montre avec une désolante évidence ce malheureux esprit que j'ai indiqué au début, de diffamer les œuvres de chez nous au profit de la production étrangère. Les œuvres étrangères je les admire quand je les trouve belles, par exemple celles de Renoir, mais jamais au détriment de celles de mon pays. Puis n'est-ce pas un crime moral que de décourager, d'enlever la confiance à tant de jeunes âmes artistes qui vivent de notre art, qui s'y consacrent avec une piété ardente qui croient en lui et chez qui on en fomenté le doute par de sottes, injustes et dangereuses comparaisons ? Je n'ai jamais pu, sans émotion et sans représailles, laisser passer une action que je considère comme condamnable. Ce fut le cas pour celle dont je viens de parler (le Van Gogh promené dans les salles du Musée moderne en dérision de la peinture belge). Je la crois d'un mauvais fils, d'un oiseau qui salit son propre nid ! »

Bravo Picard! *well roared lion!* Tous ceux qui en France apprécient autant la puissance et l'originalité de nos peintres, de nos musiciens et de nos écrivains, que nous tenons en haute et fervente estime, les nobles artistes de votre pays, applaudiront aussi à ces paroles justicières. Les collaborateurs et les lecteurs du *Mercure*, les tout premiers ont rendu depuis longtemps hommage à nos poètes et à nos prosateurs et ils apprécieront comme nous l'odieux de l'épithète de fangeuse appliquée à la pensée d'un pays qui a produit des écrivains comme Verhaeren, Picard, Maeterlinck, Lemonnier, Rodenbach, Demolder, Giraud, Van Lerberghe, Krains, Elskamp et Séverin, pour ne parler que de ceux qui vous sont le plus

familiers. Dieu merci la clairvoyante et vibrante France ne prend point conseil de certains vibrions et ratés belges pour se renseigner sur les mérites et la valeur de nos artistes et de nos penseurs. Loin de répudier la pensée et l'expression belges, c'est même aux plus déterminés et aux plus irréductibles représentants de notre race et de notre climat que vous avez fait l'accueil le plus empressé et le plus large. Alors que nos scribes et nos pions de la rhétorique en sont encore ici à dénoncer les prétendus flandricismes dans les œuvres d'un Verhaeren comme les singes compteraient les poux dans la crinière d'un lion, il y a longtemps que vos poètes ont consacré notre compatriote comme un des meilleurs parmi ceux qui se servent de l'admirable langue française.

D'ailleurs le même phénomène s'est produit pour nos grands écrivains de langue néerlandaise. C'est en Hollande que s'est élevée la gloire du prêtre-poète Guidon Gezelle et c'est aussi par les Hollandais que s'est créé le renom de son digne neveu, le jeune romancier Slyn Streuvels. Tandis qu'à Bruxelles comme à Gand les académiciens, raseurs et gâteux émérites, traitaient encore ces maîtres flamands de particularistes patoisants, les écrivains authentiques de là-bas, à commencer par Willem Kloos et Frédéric Van Eeden, les proclamaient les seuls vrais « créateurs » littéraires de langue néerlandaise.

Et s'il peut vraiment être question de fange belge convenons que cette fange représente un admirable terreau puisqu'elle a fait lever chez nous de si luxuriantes et si splendides fleurs!

Mais en fait de fange je crois qu'il n'y en a pas de plus croupissante et de plus nauséabonde en Belgique que celle que... évacuent précisément nos mièvres dégoûtés, nos musqués contempteurs et dénigreur, tous ces oiseaux incontinents : perroquets et perruches, dindons et dindes, étourneaux, grues ou caillettes d'un soi-disant bel air qui, pour employer l'expression suggestive de M. Picard, salissent leur propre nid. Et s'il y a lieu de se boucher le nez c'est devant les barricades de guano que fientent ces volatiles-là!

Heureusement le nationalisme, un nationalisme bien compris qui n'a rien de commun avec le chauvinisme et le protectionnisme, rencontre de plus en plus d'adeptes. Dans les couches des gens de cœur, de travail et de pensée nous allons à une réaction énergique contre l'incroyable *snobisme* et la pose anti-belge de certains milieux dirigeants.

C'est à propager ce nationalisme-là que se dévoue, tout comme M. Edmond Picard, M. Léon Lepage, l'échevin de

l'Instruction publique et des Beaux-arts de la ville de Bruxelles. Lui aussi s'efforce sans relâche d'édifier nos populations sur leur autonomie, leur caractère, leur dignité, leur rôle et leur valeur intégrale. Il vient encore d'affirmer une fois de plus ces sentiments hautement louables dans la belle lettre suivante qu'il adressa au poète Albert Giraud :

« L'administration communale de la Capitale considère comme un devoir essentiel d'appuyer chaleureusement tout effort fait pour donner à notre peuple la conscience de sa personnalité et d'augmenter dans son âme le noble sentiment de la fierté nationale. C'est à ce vœu que le Collège Échevinal a, sur ma proposition, voté un subside de 300 francs au Comité qui s'est chargé d'élever un monument à Max Waller. Le mouvement littéraire dont la *Jeune Belgique* a favorisé l'éclosion nous a donné des écrivains dont le talent honore notre pays et dont nous avons le devoir de nous montrer légitimement fiers. L'œuvre du comité s'inspire donc du patriotisme le plus élevé et la ville de Bruxelles a tenu à honneur de s'y associer cordialement. »

§

La saison de 1903 à 1904 aura attesté par maintes expositions la vitalité de notre école de peinture. Au salon de la Société des Beaux-Arts brillèrent surtout Courtens, Victor Gilsoul, et Paul Mathieu, et au Cercle Artistique on admira des œuvres d'un artiste, mort récemment, Eugène Verdyen, pouvant rivaliser avec ce que le « luminisme » a produit de plus frais, de plus radieux et de plus lyrique. Devant ces peintures on oublie le procédé tant l'artiste s'en est rendu maître, tant il se l'est assimilé; et il laisse chanter et s'exhaler son âme sans plus s'inquiéter de l'obstacle matériel. Cette exposition aura été une révélation pour beaucoup, car Verdyen vivait très isolé et depuis plusieurs années il était rongé par le mal qui devait l'emporter. Or c'est précisément durant ces années de douleur et de retraite qu'il a peint ces toiles d'allégresse et de triomphe, exaltant le renouveau et la beauté éternelle. C'est au seuil de la mort qu'il a entonné son hymne à la vie. Au Cercle Artistique on admira aussi des dessins et des compositions de M. Montald d'un style hautain et ferme, d'un crâne retour aux belles lignes et aux formes humaines que le paysagisme à outrance compliqué du pointillisme se flattait de nous faire répudier.

Les occasions n'ont donc pas manqué cet hiver à nos pein-

tres de s'affirmer en dépit de ce qu'en pensent les monomanes dont les narines ne frétilent qu'au moindre vent qui souffle du Midi.

Nos musiciens ont été moins heureux. Car c'est surtout sur le terrain musical et littéraire que sévit dans les sphères officielles, mondaines et soi-disant esthétiques, l'abominable et burlesque préjugé si énergiquement et opportunément dénoncé et flétri par Edmond Picard.

Sur ce terrain-là, nous n'avons rien gagné, bien au contraire. Naguère, sous l'impulsion si généreuse communiée par le toujours regretté Joseph Dupont à notre mouvement musical à Bruxelles, chaque artiste belge avait fait très large à nos musiciens nationaux. Dupont, sagement éclectique, nous initia aux chefs-d'œuvre de Wagner, des musiciens russes, des nouveaux compositeurs français, des scandinaves et des allemands, il n'eut garde de se désintéresser de la production musicale de ses compatriotes. Rappelons-nous les admirables auditions organisées et dirigées par lui des œuvres de Peter Benoit, Tinel, Raway, Gilson, Blockx, Mathieu, Servais. C'est lui qui nous fit connaître la *Paolo et Francesca* de Gilson, le *Kermisday* et *Mite* de Blockx, le *Franciscus* de Tinel, le *Hoyoux* et le *Sorbier* de Servais, les extraits de l'*Apollonide*, l'œuvre posthume de Franz Servais, les *Scènes Indoues* et la *Symphonie* de Raway, pour ne parler que des œuvres symphoniques.

Eh bien, de tout ce long et si musical hiver, c'est à peine si on aura exécuté à Bruxelles, dans les grands concerts une ou deux œuvres de Belges (1). Les générations nouvelles ne connaissent rien de Peter Benoit. Mortelmans et d'autres jeunes musiciens ne sont pas encore arrivés jusqu'au public de Bruxelles.

L'ostracisme dont est victime la musique belge dans la capitale de sa propre patrie revêt même en certaines circonstances un caractère tout à fait voulu, prémédité, un véritable parti-pris de malveillance. Ainsi Erasme Raway, l'auteur de la *Fête Romaine*, ayant présenté cet hiver une œuvre symphonique à l'un de nos conducteurs influents, celui-ci argua de la prétendue difficulté de la partition pour la retenir longtemps dans ses oubliettes et finit par la restituer d'une façon plus que cavalière à l'auteur qui avait eu l'impertinence de revenir

(1) On exécuta une œuvre de M. Vreuls aux concerts Ysaye et une symphonie de M. Rasse aux Concerts Populaires.

à la charge et qui s'était impatienté du peu de déférence que lui témoignait son cependant très petit quoique très important confrère. Le *capellmeister* en question, qui avait refusé l'œuvre de Raway comme étant trop abstruse, s'empressa d'exécuter une machine aussi creuse que compliquée d'un fort en thème d'Outre-Quévrain, un véritable cauchemar qui tomba d'ailleurs à plat.

Au Conservatoire Royal, dirigé par l'éminent M. Gevaert, le lendemain de la mort de Richard Wagner fut organisé, avec le soin qui distingue cette maison d'art, un concert composé d'œuvres du maître saxon et depuis, le Conservatoire nous a donné plusieurs autres concerts de l'*Or du Rhin*. Or, on se demande comment il se peut que M. Gevaert ne nous ait pas encore fait entendre la moindre œuvre de son illustre collègue, feu Peter Benoit, fondateur et directeur du Conservatoire flamand d'Anvers, un créateur génial s'il en fut, un aussi beau brosser de fresques musicales qu'un intimiste délicat.

Au théâtre non plus aucune part n'a été faite cet hiver à nos musiciens et auteurs dramatiques. La Monnaie, dont la saison fut extrêmement brillante et qui, sous la direction Kufferath et Guidé, s'est encore renforcée sa réputation d'une scène de premier ordre, aurait dû nous faire entendre, après tout, cette très belle œuvre de votre regretté compatriote Ernest Chausson, l'une ou l'autre pièce tout au moins d'un musicien belge, par exemple le *Winternachtsdrooms* (Songe d'une Nuit d'Hiver), écrit par M. Auguste De Boeck, un jeune compositeur du plus vigoureux talent, sur un intéressant poème, de M. Léonce Du Catillon, ou *Prinses Zonneschijn* (Princesse Rayon de Soleil), de l'excellent musicien Paul Gilson, paroles du poète Pol de Mont. L'une et l'autre œuvres furent représentées avec le plus grand succès à Anvers. Celle de MM. Gilson et De Mont s'inspire de la Belle au Bois Dormant, le conte de Perrault. Or, au lieu de monter cette partition d'un des meilleurs musiciens d'ici on préféra nous servir une féerie plutôt médiocre sur le même sujet, due à un Français ayant pour principal titre celui de prince consort d'une étoile du chant, pensionnaire de MM. Guidé et Kufferath.

Dans le domaine dramatique, nos nationaux ne sont pas traités avec plus de prodigalité. Au Parc, très habilement administré aussi et où l'on fait aussi comme à la Monnaie de louable besogne artistique, pour se conformer à la lettre du cahier des charges prévoyant la représentation annuelle d'un

minimum d'actes belges, nous avons vu, sous prétexte de théâtre national, à côté de nombreuses pièces parisiennes à succès, une pièce non moins parisienne due à un jeune écrivain bruxellois, garçon habile, débrouillard, voire spirituel, qui, s'étant avisé de faire « carrière » à Paris, s'est si complètement assimilé le ton et la note à la mode qu'il réussit l'article Paris théâtre aussi bien que vos meilleurs faiseurs. Mais sa pièce représentée au Parc ne faisait-elle point double emploi avec les comédies ou vaudevilles de Français pour de bon? Était-ce bien là de l'art d'ici? Pourquoi ne pas avoir repris le *Clotire* de Verhaeren, ou une comédie de Maubel, un des drames de Maeterlinck, tel acte en vers d'Albert Giraud ou le *Voile* de Rodenbach?

Comme à la « Libre Esthétique » de M. Octave Maus, sans doute aussi par peur de « l'imprécision fangeuse de la pensée et de l'expression belge », le Parc ne confia qu'à des conférenciers français la mission d'instruire les spectateurs sur les œuvres représentées en matinées. On ne fit exception que pour M. Georges Dwelshauwers, probablement parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, le distingué professeur de philosophie à l'université Libre étant l'auteur de l'adaptation française de *Nathan le Sage*, de Lessing, sur lequel il s'agissait de conférer. Le public des matinées littéraires trouva-t-il cette conférence belge plus instructive et plus substantielle que ces d'ailleurs très aimables causeries fantaisistes, paradoxales, ironistes, délicieusement « à côté », genre dans lequel excellent nombre de professionnels parisiens, subtils équilibristes, maîtres ès-joliesse, convenant à merveille pour divertir les blasés et les sceptiques mondains, mais moins aptes, me semble-t-il, à instruire et à documenter les jeunes intelligences qui composent le gros des habitués des matinées littéraires du Parc? Ce public se réjouit-il d'une leçon qui le changeait un peu des amusettes habituelles? Toujours est-il qu'il fit à la conférence de M. Dwelshauwers un aussi gros succès qu'à sa vivante traduction de la pièce de Lessing.

Notre nationalisme ne tend point, je le répète, à écarter de chez nous les manifestations de l'art étranger, ces manifestations fussent-elles même frivoles jusqu'à l'énervement. Nous accueillerons toujours avec courtoisie, souvent avec joie et parfois avec profit les importations de la peinture, de la musique et de la littérature de France ou d'ailleurs. Mais il ne faut pas que notre hospitalité aille jusqu'à déloger et ration-

ner nos proches, sous prétexte de festoyer nos aimables visiteurs.

Nous ne récriminons que contre la proscription que les artistes belges, et même les plus grands, les plus appréciés et admirés au delà de nos frontières subissent dans leur propre patrie. A mérites égaux nous estimons qu'on devrait accorder la préférence aux nôtres. Voilà tout. Le nationalisme artistique ainsi compris n'est pas bien exigeant et l'on conviendra que nous nous contentons de peu.

GEORGES EKKHOUD.

P. S. — Au moment où j'écris ces lignes je reçois le numéro de mai de *l'Occident*, une revue parisienne, dans laquelle je lis cette appréciation sur un des conférenciers invités cet hiver à la Libre Esthétique : « Un professeur à la faculté de Lille, M. Médéric Dufour, après avoir lu Laforgue, vient de découvrir les Impressionnistes. Si vous voulez vous rendre compte de l'infériorité de culture des éducateurs de la jeunesse française, lisez dans *l'Art moderne* les articles que cet intellectuel consacre à Degas, Manet, Renoir, à leur technique, à ce qu'il appelle leur esthétique. Rien n'est plus faux, plus confus et plus extravagant. A force d'inintelligence, de maladresse et de désordre, ce pion prétentieux arrive à nous dégoûter presque des maîtres que nous aimons. Ses semblables s'y prenaient jadis de la même manière pour nous dégoûter de nos admirables classiques. »

Après MM. Mellerio et Médéric Dufour, on entendit, à la Libre Esthétique, M. André Gide qui parla du théâtre et sur le prestige verbal et la séduisante pensée duquel je ne crois point devoir insister auprès des lecteurs du *Mercure de France*.

G. E.

LETTRES ANGLAISES

Le professeur York Powell. — Harry Bradley : *The Making of English*, cr.-8°, viii-245 pp., 4 s. 6 d., Macmillan. — Arthur C. Benson : *Rossetti*, cr.-8°, x-238 pp., 2 s., Macmillan. — Ellen Glasgow : *The Deliverance*, cr. 8°, xii-543 pp., 6 s., Constable. — Edgar Jepson : *The Admirable Tinker*, cr.-8°, x-300 pp., 6 s., Mc Clure Phillips. — William Archer : *Real Conversations*, cr.-8°, xiv-254 pp., 6 s., Heinemann. — J. Bourdeau : *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, in-18, 190 pp., 2.50. Félix Alcan. — Edition Tauchnitz : Lord Avebury (Sir John Lubbock) : *Essays and Addresses*; R. H. Savage : *A Monte Cristo in Khaki*; Dorothea Gerard : *Made of Money*; Harry Harland : *My Friend Prospero*.

REVUES. — *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*.